



**“ La belle vie. Moi, ce serait plutôt la vie d’abbaye.
Portrait de Didier, Abbaye Saint-Léger de Soissons. ”**

Vanessa Ferey

► To cite this version:

Vanessa Ferey. “ La belle vie. Moi, ce serait plutôt la vie d’abbaye. Portrait de Didier, Abbaye Saint-Léger de Soissons. ”. Ministère de la Culture et de la Communication, Mairesse, François et Anne Monjaret (dir.). Accueillir et surveiller, Les métiers du gardien de musée, La Documentation française, pp. 67-73, 2017, “ Musées-Mondes ”. hal-02125626

HAL Id: hal-02125626

<https://hal.science/hal-02125626>

Submitted on 10 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« La belle vie. Moi, ce serait plutôt la vie d'abbaye. »

Rencontre avec Didier ROGER

Agent d'accueil et de surveillance, adjoint du Patrimoine

Musée municipal de Soissons à l'abbaye Saint-Léger

Né à Soissons d'un père routier et d'une mère au foyer, Didier Roger a 50 ans. Il est marié et père de deux filles de 26 et 23 ans, ainsi que d'un garçon de 13 ans.

Par Vanessa FERREY

Muséologue, Chargée de cours à l'Université de Paris 3 Sorbonne Nouvelle

Menuiserie ou mécanique automobile à ses heures, les responsabilités familiales (mariage, naissance) vont conduire Didier Roger à réfléchir sur la possibilité de contrats professionnels pérennes. Dans les années 1990, le Centre archéologique de Soissons offre un contrat de travail d'utilité collective sous forme de stage à 1500 francs par mois sur un chantier de fouille. L'engagement de l'ancien mécanicien se fait remarquer. Le conservateur du musée municipal de Soissons poursuit la collaboration par une mission de sauvetage archéologique. Un poste d'« agent d'entretien » se libère au musée. La « concierge » est une dame d'un certain âge qui assure le service de ménage à la bibliothèque. En soirée, elle change d'établissement et effectue ses tâches d'entretien au musée afin de s'improviser « agent de surveillance ». Cette étrange organisation doit cesser. Son départ en retraite offre à Didier Roger l'opportunité d'obtenir une première titularisation aux fonctions de « gardien ». En 1991, il devient « agent d'accueil » et poursuit sa reconnaissance dans la filière culturelle comme « agent du patrimoine ».

« [...] Je suis arrivé ici, une allumette, une aiguille dans un tas de foin. »

L'année 1991 est décisive pour Didier Roger. À l'âge de 23 ans, ce nouvel agent d'accueil de la ville de Soissons a atteint un premier objectif : demeurer au sein d'un environnement professionnel à sa convenance : « [...] c'est beaucoup de choses un agent d'accueil. Déjà, il faut aimer le site ». L'abbaye Saint-Léger est appréciée des férus de vieilles pierres. Didier Roger n'a jamais été étranger aux sensations uniques ressenties dans cet endroit : « je l'avais visité quand j'étais à l'école ». Le jeune apprenti « gardien » prend conscience de l'ampleur de ses tâches. Le petit musée est une lourde machine qu'il va falloir réviser. Une phase stressante dans cette ascension professionnelle effectuée sans formation préalable. Didier Roger apprend « sur le tas » tout en dominant ses craintes : « il y a des tableaux, il y a ci, il y a ça ». Le conservateur impose ses règles, tandis qu'un collègue favorise son apprentissage dès son arrivée au musée. Ce dernier lui inculque les rudiments du métier durant les 18 années qui le séparent de la retraite. Une curiosité tenace et un sens aigu du relationnel concourent à l'émancipation d'un nouvel acteur du musée.

L'abbaye de Saint-Léger offre la visite d'une nef, d'une crypte et de transepts. Didier Roger s'y plaît plus qu'à la seconde abbaye de Soissons, Saint-Jean des vignes, dont subsiste

essentiellement la façade. Néanmoins, le charme de la rencontre avec le susdit « Saint-Léger » n'opère pas de suite. Le musée semble familier, mais s'appriivoise chaque jour. Les « gardiens » de deux sites peuvent être amenés à interchanger leur place. Leur mobilité suscite une critique comparative. Elle dépend des goûts de chacun, « c'est un peu un truc de gardien ». À « Saint-Léger », il n'y a aucun temps pour « observer sa montre ». Expositions, chorales, concerts, défilés de mode ou remise de trophées de chasse, le programme chargé ne prédit pas l'ennui. De plus, l'agenda personnel de Didier Roger se mêle aux activités du musée. Une semaine de congé entre amis chasseurs lui permet de participer au concours de chasse fêté au musée.

« [...] je n'avais jamais appris. Moi, un tableau, c'était un tableau. »

Les collections n'évoquent pas grand-chose à Didier Roger lors de son arrivée. Il connaît bien quelques tableaux diffusés à la télévision, décrits par les parents ou les amis, depuis « tout gamin ». Mais, son jugement et ses goûts pour les toiles se développent à travers les discours du conservateur du musée. Les premiers constats d'état de sortie des œuvres d'art sont instructifs. Didier Roger est marqué par leur caractère unique. Des pièces de maîtres nécessitent une surveillance accrue. À chaque instant, les classes, ateliers, ou manipulations diverses de matériel sont des dangers notables pour l'agent d'accueil avisé : « le truc que j'évite maintenant de faire, c'est de dire, admettons, à une classe, "Surtout, ne touchez pas aux tableaux" [...] Si on leur interdit, ils font le contraire, il ne faut rien dire du tout. » Il leur préconise aussi la distance face à l'objet afin de pouvoir l'observer attentivement. Un juste subterfuge qui évite les coups de crayon maladroits. Les expôts prennent ainsi de plus en plus d'importance à ses yeux, à leurs yeux. Les élèves d'aujourd'hui en auraient-ils davantage conscience que ceux d'hier ? Les guides-conférenciers perfectionnent ses connaissances sur le vif. Son regard évolue constamment sur les collections.

« Mes collègues. Quand je suis arrivé, il n'y en avait qu'un. »

Le seul collègue de Didier Roger est un auxiliaire de la mairie d'origine portugaise payé à l'heure. L'entretien du musée est très chronophage. Il enjoint des connaissances de base en matière de bricolage et de rénovation. La complexité du site et la difficulté de certains travaux requièrent un temps d'adaptation pour l'agent d'accueil et de surveillance. Contrairement à des musées comme celui du Louvre, le musée municipal de Soissons est entièrement sous sa responsabilité. Il doit veiller quotidiennement tant à la maintenance qu'à la sécurité de ses installations de la crypte au clocher. Un agent technique est présent afin de l'aider dans ses services les plus délicats. Le conservateur vient régulièrement au musée, ainsi que le maire et ses élus, notamment lors des inaugurations événementielles.

En collaboration avec sa hiérarchie, Didier Roger contribue aux projets culturels. Il rencontre souvent les artistes exposés. A contrario, les agents techniques de la mairie semblent plus écartés du « beau monde ». Son entrée dans la fonction publique sans diplôme fut décidément une fortune dont il a aujourd'hui pleinement conscience. Actuellement, il serait difficile de reproduire un tel parcours sans études. Il regrette un peu son manque de motivation quand il était jeune. Sa carrière aurait pu être enrichie. L'apprentissage d'une seconde langue n'aurait pas été un luxe. Au fil du temps, la confiance s'installe. La permanence du maire demeure à sa

disposition. Sa vie privée et professionnelle se différencie : « J'ai un neveu qui a travaillé avec moi, le travail c'était le travail. Il n'y avait pas de famille. »

« [...] il n'y avait pas de publicité comme il y a maintenant, radio, internet [...] »

Dès ses débuts dans les années 1990, Didier Roger remarque depuis son poste d'agent d'accueil qu'il y a plus de monde en hiver, davantage avec le temps qui passe aussi, surtout depuis l'arrivée d'Internet. Auparavant, le conservateur envoyait ses faire-part. La communication demeurait classique. Désormais, le site officiel du musée décline l'offre au public afin de le mettre en valeur. Le succès de l'établissement culturel dépend des obligations de l'agent d'accueil et de surveillance organisées au jour le jour en fonction de leur délai de traitement. Une polyvalence qui n'a pas de limites. Pour Didier Roger, elle s'accroît avec l'arrivée d'un nouveau conservateur intéressé par l'art contemporain : « On a commencé à exposer, à aller chez les artistes chercher des expos ». De montage en démontage, sa fiche de poste s'étoffe. Le musée municipal est élargi par l'acquisition d'un autre site d'exposition temporaire, l'Arsenal, afin d'accueillir les œuvres du Fonds régional d'art contemporain de Picardie. Les opérations d'emballage se succèdent : « comme dans d'autres musées comme le Louvre, il y a un conservateur avec cinq agents autour, nous c'est un conservateur et puis s'il y a besoin, on va prendre un collègue qui est à l'Arsenal ». En parallèle, les végétaux sont autant d'œuvres à mettre en forme au sein de l'environnement muséal : taille de haies ou d'arbres, ramassage de feuilles ou désherbage. La valorisation du lieu exige d'avoir la main verte, le circuit électrique et ses ampoules d'être patient. Rien n'est laissé au hasard du regard public : « Il m'est même déjà arrivé de monter à l'escabeau pour faire les vitraux avec une tête-de-loup. »

Didier Roger connaît d'autres musées, mais n'a jamais souhaité changer d'endroit. Son expérience d'« agent d'accueil et de surveillance » se relativise en fonction de son lieu d'exercice. Dans son cas, la solitude inflige une acclimatation singulière du « gardien ». En plus de la surveillance des œuvres et du public, la billetterie exige sa présence en cas de visiteur perdu à défaut de guide-conférencier. Une aubaine pour Didier Roger qui ne supporte pas l'immobilité. De temps à autre, il essaime son ennui sur la pelouse ou l'applique au pinceau sur la grille du musée : « Ce n'est pas pour moi que je le fais, si je le fais c'est pour le site ». Sans prétention, il ne se considère pas comme un élément moteur de l'équipe municipale, mais reconnaît sa place primordiale au sein de l'établissement public. Le dialogue peut régler bon nombre de problèmes. Le goût du travail se conserve avec celui du lieu qui vous inspire chaque matin, 36h50 par semaine. Mais, le rôle des syndicats le laisse dubitatif. La parole l'emporte sur les actes, sans plus d'efficacité sur le quotidien qui en pâtit. La CFDT est présente, notamment sur la question de l'augmentation des fonctionnaires qui n'a pas été opérée depuis plusieurs années. L'attrait des concours est bien moindre lorsqu'ils garantissent peu d'évolution...

« Tout le monde ne travaille pas dans un musée. »

Il s'agit d'un privilège. Une fierté pour Didier Roger, ressentie dès son arrivée, y compris vis-à-vis de ses proches. Il veille à parfaire ses connaissances afin de se montrer digne de son statut de professionnel du musée. Son regard sur le public s'affine, à tel point qu'il peut parfois prédire les comportements de ses visiteurs. Celui sur son métier aussi. L'agent « présente » et «

explique » le musée qu'il surveille (prospectus, information, billetterie, vente, cartes postales et autres renseignements), tandis que le « gardien » surveille un public *a priori* averti. La réputation qui précède Didier Roger en ville souligne pourtant ce statut secondaire. Le Tout-Soissons le surnomme le « gardien de phare » à cause du clocher illuminé de l'abbaye de Saint-Léger le soir. Il faut dire que Didier Roger aime « garder » : « Je suis connu dans mon travail et je suis connu dans ma passion ». Bon nombre de choses et d'individus sont en réalité sous sa garde. À ce sujet, le Centre national de la fonction publique territoriale lui permet d'assouvir ses envies de formation : prévention incendie, secourisme, handicap, accueil du public, etc.

Désormais, Didier Roger ne se voit pas changer de métier : « [...] cela fait 25 ans que je suis là et je ne me suis jamais posé la question. » Chaque matin dès 8 h, il passe le musée au peigne fin, depuis les prospectus jusqu'à l'éclairage du bâtiment. Les intempéries et la fréquentation des toilettes font varier les plaisirs du nettoyage, reflet de l'image de tout établissement. Les salles et leurs vitrines réclament leur lot de corvées. 9 h sonne. C'est l'ouverture. Sa journée est rythmée au gré des aléas. Un seul collègue peut le remplacer en cas d'appel sur un autre site. De 12 h à 14 h, il ferme le musée à la suite d'un contrôle général. Un quart d'heure exceptionnel de visite rapide est toléré avant toute fermeture. Utilement, le Centre technique de la mairie intervient en cas d'installation spéciale telle qu'un salon. Didier Roger structure ses travaux pour un maximum d'efficacité, sans plus de pouvoir décisionnel sur la hiérarchisation du travail sous l'égide municipale. Un délai de 11 h de repos est obligatoire en cas d'exercice jusque 23 h. Ses congés se décident 3 ou 4 mois à l'avance. Vacances et jours fériés, il reste à l'écoute du moindre problème. Sur l'échiquier de l'organigramme, il s'accommode des autres métiers du musée selon les personnalités, principalement celle du conservateur qu'il côtoie plus que d'autres. Les guides-conférenciers payés à l'heure se tiennent sous sa tutelle dans ses espaces : « C'est le gardien qui commande. » Aucun risque que les scolaires ne s'éparpillent.

« C'est pourquoi ? », « Ce serait pour visiter »

Chaque individu est reçu différemment en fonction de ses attentes. Didier Roger connaît ses limites et préconise un guide-conférencier pour un contenu scientifique avancé. La familiarité du visiteur est une réalité dans une ville d'à peine 30 000 habitants. Elle doit donc être de courte durée : « Attends, je te rappelle ce soir ou je passe chez toi et puis on en discute ». Le fait d'être suivi par le « gardien », non sans raison, peut générer un mal-être. Un questionnaire de satisfaction est mis à la disposition du public. Tantôt, il sévit auprès des jeunes visiteurs trop agités : « Ça va, Zidane ? » Les coups de pied dans les vitrines sont soldés par cinq minutes d'attente dans les escaliers. Sa présence intrigue : « Pourquoi êtes-vous là ? » Didier Roger s'explique : « c'est un tableau qui est unique, il n'y en a pas 50, il n'y en a qu'un. Donc, je suis là pour le surveiller, c'est un tableau qui appartient à tout le monde, mais qui est au Musée [...] peut-être que tes enfants, tes arrière-petits-enfants le verront aussi. S'il est esquiné, vous ne le verrez plus et cela coûte très cher pour le restaurer ». Toujours cordiale, la question de la tenue n'est donc pas vestimentaire. Pour les plus nostalgiques du sempiternel costume de « gardien », Didier Roger rétorque qu'il n'aurait pas résisté à ses activités : « Je n'ai pas de casquette, rien du tout, c'est fini, ça. Et puis le litre de rouge, non ? Non. »

Les tableaux en salle ont une double histoire, celle que Didier Roger découvre et celle qu'il imagine sous les toiles. Les maisons bourgeoises depuis lesquelles il les transporte quelquefois

sont illustratives du phénomène de réminiscence, ainsi que de la part de rêve qu'il accorde à l'œuvre exposée. Un chêne centenaire au jardin du collectionneur déclenche chez lui une réflexion parallèle à l'histoire de l'art exposée au musée : « je vois une histoire [...] des gens qui sont passés là-dessous [...] Quand on voit le tableau, la personne, à 90 %, physiquement, ce n'est pas sûr que ce soit elle. Après, c'est transformé, c'est une apparence, mais ces gens-là, déjà ils avaient le pouvoir de le faire, tandis qu'un pauvre, il n'a pas son image, il n'a pas de représentation, lui, de l'époque. [...] on ne parle pas de lui. » Didier Roger possède différemment les objets de collection sur lesquels il veille, l'argent achète bien peu lorsque l'on a déjà la chance de vivre avec. L'agent existe par et pour l'œuvre qu'il protège. C'est pourquoi l'objet comme son « gardien » perdent leur image dès l'instant que l'œuvre est altérée. Son métier ne laisse pas de place au doute sur leur sécurité.

« Je ne sais pas [...] si je ne demanderais pas [...] à faire la cérémonie dans l'église. »

Didier Roger se rassoit. C'est la première fois que la question lui est posée. Il ressent surtout une forte énergie qui se dégage du site. Dès la coupure de l'alarme, l'éveil des lieux participe de son propre réveil. L'église dépourvue de cultes l'apaise. Il fréquente peu les musées, car il n'y retrouve pas ce ressenti : « on cherche les défauts sur les autres sites ». Sa femme a insisté pour visiter le musée de Dieppe. Une occasion pour lui d'ironiser auprès d'un collègue : « Vous êtes combien dans le musée, là ? » « Il y en a un à chaque salle. » « Dis donc, vous avez de la chance, moi, je suis tout seul ». En vérité, Didier Roger se réjouit de son intimité. Il garde jalousement ce rapport contigu avec l'Histoire en raillant parfois sur les moines qui hantent encore un site où personne ne serait en mesure de faire un pas de travers dans son dos. À force de pratique, il en devient romantique : « Moi j'habite au bout [...] Je vois le clocher la nuit, je regarde et je dis : “Regarde, mon Abbaye Saint-Léger, elle éclaire encore” ». 25 ans de souvenirs. L'idée de partir résonne comme un choc. Il « donnerait » l'abbaye de Saint-Léger à cette seule condition, il n'en prête d'ailleurs jamais les clés. Et si toutefois il gagne à l'Euro millions : « je vais voir Monsieur le Maire [...] je lui rachète l'église. Je vivrais dedans. Ma femme le sait aussi. »

Le métier public fait partie intégrante de l'homme pudique. Didier Roger arrête la boxe anglaise dès son arrivée au musée en vue de se consacrer à la chasse qu'il pratique depuis l'enfance. Il est admiratif de l'ordre qui règne dans la Nature : « Je vois des chevreuils, je vois des biches, des faons, tout ça. [...] Il manque quelque chose à quelqu'un ? » La régulation des animaux nuisibles est une façon pour lui de contribuer au développement durable du patrimoine naturel. Le tir à l'arc ou à l'approche du renard concorde avec son autre activité de « garderie » : « Je suis garde particulier, garde-chasse d'un bois privé. » Pour l'averti, l'abbaye abrite trois types d'animaux à protéger : les chauves-souris, les bisets soit les pigeons d'église et les « animaux musiciens », quant à eux faits de pierre. Il s'inquiète des décisions des générations futures sur l'environnement, les biens patrimoniaux, son musée qui pourrait bien se transformer en salle des fêtes. Symboliquement, son entrée n'est pas gratuite. Un fait surprenant pour certains visiteurs. Didier Roger sensibilise son fils à la protection du patrimoine qu'il lui lègue. Deux euros dans un ticket valent plus que huit dans un paquet de cigarettes. Comprendra-t-il un jour le sens de son témoignage ? La beauté préservée des peintures murales du XIII^e siècle, la minutie encore visible d'un architecte peut-être né puis mort sur le chantier d'un seul et même ouvrage... L'humain est empli de contradictions. Le

musée garde les stigmates de ses meilleurs sacrifices. L'agent d'accueil et de surveillance les honore.

9 novembre 2015